

## Préliminaire

L'intitulé de cette conférence porte : « Essai de définition » de la morale. Cependant comme il s'agit d'une introduction à un enseignement de bioéthique, je rappellerai aussi la définition du préfixe « bio ».

- Dans une première partie relativement brève, je m'arrêterai sur les définitions données par le dictionnaire, aussi bien pour « bio » que pour « éthique » et « morale ». L'étymologie permettra d'élargir et de donner de l'épaisseur au sens des mots en suggérant des rapprochements. J'aurai assez vite épuisé le sujet des définitions. L'expérience montre la vanité des efforts sur cette question et la difficulté d'obtenir une définition complètement satisfaisante et autosuffisante de la morale. L'aspiration à une telle définition, nous le verrons, peut d'ailleurs servir à classer les morales en deux grands groupes : celui de celles qui veulent se définir dans l'absolu et celui de celles qui n'ont pas cette exigence et se définissent par quelques règles de base tirées de l'expérience.

- Dans une deuxième partie, je tenterai de rendre plus complète la notion de morale en tâchant de voir ce qu'ont été ou ce que sont les morales, plutôt que de m'acharner à préciser ce qu'est la morale en tant que concept.

J'essaierai donc de faire une présentation simplifiée des grandes morales qui, de Platon (IV<sup>ème</sup> siècle avant J.C.) à nos jours, ont été associées aux philosophies qui elles-mêmes ont présidé au déroulement de notre histoire vers l'aboutissement actuel de notre civilisation.

Je n'aborderai pas le sujet dans le cadre de la pensée de l'Inde, ni dans celui de la pensée chinoise, ni non plus dans le cadre de cultures animistes diverses.... Une tentative holistique serait trop longue, trop hasardeuse et hors de mes capacités, largement. Pour aborder les pensées telles que le Taoïsme ou l'Indouïsme par exemple, il faut le faire de l'intérieur et donc s'en imprégner en spécialiste, changer de référentiel. Je resterai donc à parcourir, du point de vue de la morale, le chemin de pensée, émaillé des plus célèbres philosophies, qui a conduit à l'homme que nous sommes.

- Dans une troisième et dernière partie, en guise de conclusion et sans vraiment conclure, je donnerai un aperçu du problème actuel du fondement de la morale, en présentant quelques tendances fortes et points de vue importants (tentatives pour sortir des apories presque inhérentes au sujet).

- Enfin, je voudrais terminer cette introduction en rappelant une cause importante, à mon sens, du regain actuel de notre intérêt pour la morale.

C'est que l'homme est ainsi qu'il ne peut faire l'économie du jugement et que tous les actes ne sont pas équivalents à ses yeux. Or, à notre époque, notre pouvoir d'agir, sur la vie et sur l'ensemble de la nature, est tel que l'estimation des effets des actes, en bien ou en mal, devient une question difficile impossible à éluder. Il n'y a pas longtemps, les actions de l'homme se noyaient statistiquement dans la puissance et la masse infinies de la nature naturante. Un acte déraisonnable, un

acte fou, n'avait qu'un impact de piqûre d'épingle sur une peau de pachyderme. Il n'en est plus de même. Notre capacité d'intervention sur le cours des choses est aussi puissante que les éléments concernés. La réponse de la nature, de l'ensemble du monde, au sous ensemble humain peut être telle qu'il en aille même de l'existence de ce sous ensemble, c'est-à-dire de l'humanité.

## Définitions et étymologie

Le terme de « morale » vient du latin *mos, moris*, au pluriel *mores* : moeurs, coutumes, habitudes, caractère. Le Larousse encyclopédique donne pour définition : « Science qui enseigne les règles à suivre pour faire le bien et éviter le mal. » Le Lexis Larousse, quant à lui, dit : « Ensemble de règles de conduites considérées comme impératives dans une société donnée et érigées souvent en doctrine : science du bien et du mal. ».

Le terme « éthique » vient du grec *ἦθος* dans le sens de coutume, usage et, par extension, moeurs. C'est, pour le Lexis Larousse, la science de la morale.

Si on s'attarde aux différents sens du mot *ἦθος*, on trouve dans le Bailly :

- Premier sens : séjour habituel, demeure, résidence.
- Deuxième sens : caractère habituel, coutume, usage, manière d'être, habitude, caractère.
- En fin et par extension : moeurs.

Platon emploie le mot dans le sens de caractère moral, au singulier, et dans le sens de moeurs, au pluriel. Notons que le terme voisin, *ἔθος*, signifie « habitude », « usage », et que Aristote écrit (*Ethique à Nicomaque II,1*) : « La vertu est fille des bonnes habitudes ; de là vient que, par un léger changement, du terme moeurs sort le terme morale. »

Finalement, dans l'acception actuelle, éthique et morale sont à peu près synonymes avec une possibilité d'entente plus générale pour le mot « éthique » qui peut signifier la science qui a les différentes morales pour objet d'étude. Cependant, actuellement, on a tendance à employer le mot « éthique » dans le sens de morale spécialisée : éthique médicale ; dans ce sens, l'éthique se rapproche de la déontologie.

Tous ces glissements de signification, et l'usage qu'on en a fait, correspondent au flou de la notion de morale ou d'éthique et à sa difficulté de définition.

Maintenant, dans bioéthique il y a « bio » du grec *βίος* qui dit « vie » avec le même sens que le latin « *vita* ». Le Lexis Larousse donne les définitions suivantes au mot « vie ».

- Activité spontanée propre aux êtres qui évoluent de la naissance à la mort.
- Ensemble de phénomènes biologiques que présentent tous les organismes.  
(cette seconde définition est presque un cercle)

Le Petit Robert donne, lui : « Ensemble des phénomènes que présentent tous les organismes animaux ou végétaux de la naissance à la mort. »

Notons que, en latin, le mot « *vita* » est proche de « *vis* » qui dit « force », « violence » ; de même, en français, le rapprochement entre « vie » et « violence » ; enfin, en grec, le mot « *βίος* » est proche de « *βίαια* » qui dit aussi « force », « vigueur », « violence », « contrainte » (Platon).

En synthèse de ce que nous venons de voir, nous définirons la bioéthique comme étant le comportement moral devant la vie (et non comme l'interprétation biologique de l'éthique, ce qui

serait une vision réductrice) ; mais le sens de βίω nous invite à penser la vie comme force active et non comme une manifestation fragile et passive. La vie agit et réagit avec force, voire violence. Notre comportement ne peut se contenter d'être respectueux, mais doit être attentif à la forte réponse du vivant à notre action sur lui. Voilà pourquoi, peut être, aujourd'hui la bioéthique éveille l'intérêt du scientifique, du biologiste en particulier, mais aussi de tous les hommes. Mais si le terme de bioéthique est de notre époque, c'est aussi que maintenant notre science touche comme jamais à une telle profondeur, aux racines du vivant. Le savoir actuel dévoile les processus les plus intimes de la vie et y intervient. Or, savoir égale pouvoir et tout pouvoir sur un objet appelle une éthique de la relation à cet objet.

## **II Quelques morales marquantes de l'histoire de notre culture**

(Essai sommaire de caractérisation)

Notre civilisation a eu deux sources, l'une située sur le sol de l'Attique, l'autre en Judée.

La première, avec Platon et Aristote, a fait la grandeur d'Athènes. La persistance du courant a été telle que, malgré la décadence matérielle de la Cité à la période hellénistique, c'est cette pensée grecque qui a irrigué la montée de Rome pour une hégémonie de plusieurs siècles. Avec la décadence de Rome, cette pensée civilisatrice a bien failli disparaître dans la barbarie qui couvrit l'Europe au IV<sup>ème</sup> siècle.

C'est alors le christianisme tout neuf qui, sur le pourtour du bassin méditerranéen, a pris le relais de l'Empire Romain. A partir de Rome, à travers une période d'anarchie, la pensée chrétienne a structuré l'Europe (Saint Augustin III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> siècle, Saint Jérôme III<sup>ème</sup>-IV<sup>ème</sup> siècle, Saint Thomas XIII<sup>ème</sup> siècle et al...). Celle-ci, très schématiquement, a redécouvert la source antique à la Renaissance avec l'humanisme appuyé sur Platon et Aristote principalement, et à travers leurs épigones latins (Horace, Virgile, Ovide, Catulle, Juvénal, Lucrèce etc...). Montaigne est un bon point de repère de ce renouveau. Sont alors apparus les « héros » de l'épopée moderne tels que Léonard de Vinci, Galilée, Descartes... Ce dernier surtout désembourba la philosophie de la scolastique « fille bâtarde de la philosophie d'Aristote mal traduite et méconnue » comme le dit Voltaire. Descartes, « démontrant » que Dieu existe, évacue le problème et libère le terrain de la métaphysique. Ces héros, donc, ont ouvert la voie à l'homme faustien de la pensée moderne, sans le couper de ses racines fortement ancrées dans le Christianisme et l'Antiquité.

Passons maintenant en revue les morales les plus importantes qui ont vu le jour pendant les 2400 ans qui nous séparent de la mort de Socrate.

### **A-L'ETHIQUE DE PLATON**

-----

Avant Platon, à en croire Xénophon (dans « Les Mémoires ») et Aristote (Ethique à Nicomaque), Socrate serait l'inventeur de la morale en tant que science, c'est à dire en tant que savoir. Socrate, dit Aristote, traite des vertus éthiques et, à leur propos, il cherche à définir universellement. » A la base il y a cette idée que agir moralement c'est chercher le Bien en lequel Socrate voit une valeur universelle et la condition nécessaire et suffisante du bonheur véritable (cf par exemple le Gorgias ou l'Alcibiade).

Pour Platon cette recherche du bien absolu n'est accessible qu'au philosophe, au sage. Comme pour sa pensée il y a union intime entre vie intellectuelle, vie morale et vie politique, il est amené à construire une cité idéale (La République) où le philosophe dirige et établit des lois faites pour lutter contre la décadence inéluctable. La morale est alors un absolu qui, se heurtant à la nature, érige la cité en composant avec cette même nature. Dans cette cité, l'établissement du bien sera maximum, la morale au sommet luttera contre les passions. La morale est l'idée du bien que la

dialectique met au sommet des êtres (Bien égale Vérité). La philosophie, par la science, peut seule y accéder. La morale est alors une science exacte dont l'outil de la recherche est la dialectique. Par la science morale le philosophe peut alors définir les vertus qui, au moyen des lois édictées par les sages, permettent l'épanouissement harmonieux de la cité.

Cette morale étant un absolu connu du seul sage - Platon ne fait pas confiance à la nature humaine, il ne croit pas au progrès dans ce domaine - Platon fait une sélection des qualités naturelles que doivent posséder les hommes, les citoyens, selon leur place dans la cité et en particulier il donne les qualités du philosophe, véritable chef de la cité. Ayant ainsi établi une société qui fonctionne bien, le problème qui se pose est celui de la stabilité qui permette à la justice de fonctionner. Platon en vient alors, pour éviter l'altération des qualités avec le temps, à conseiller l'eugénisme en réglementant les mariages. Des « Gardiens » veillent à l'application des lois conservatrices de l'ordre moral établi au départ. Mais attention, la morale de Platon n'est pas eugénique. L'eugénisme n'est pas chez lui une valeur morale, seulement un moyen pour lutter contre la dégradation naturelle de l'ordre instauré.

## B-LA MORALE D'ARISTOTE

-----

Pour Aristote tout est différent. Le but à atteindre est toujours le bonheur, mais pour lui il existe un bien moral, ou bien pratique, que l'homme peut atteindre dans ses actions. La morale n'est pas un savoir absolu, comme les mathématiques, mais un enseignement qui vise à rendre l'homme meilleurs et à lui faire rechercher ou fuir des choses ou des comportements selon des opinions droites (ορθος). La morale est alors un enseignement et non pas une prédication pour la foule. C'est un enseignement pour les meilleurs (αριστοι) qui invite à la réflexion les mieux doués ; aux autres suffiront l'habitude et la crainte du châtement.

Tandis que pour Platon la Raison se confond avec le Bien d'essence inaccessible, pour Aristote l'homme est, par essence, raisonnable (comme pour Descartes), et ce n'est que par l'analyse des situations et des actes que l'homme atteindra le bien. Pour le Stagirite l'éthique est la recherche de l'acte vertueux. Comme guide de cette éthique : la nature, car il y a analogie entre l'acte vertueux et les oeuvres de la nature. Il faut éviter les excès, trouver un équilibre, une justesse des proportions. In medio stat virtus... c'est la mesure, contraire de la démesure (υβρις), qui définit l'excellence, équilibre entre les extrêmes (cf Ethique à Nicomaque II, VI 15.16.17.18). En dehors de la mesure, de l'équilibre à rechercher (par exemple entre peur et témérité, ascétisme et débauche), il existe pour Aristote des actions qui n'admettent pas l'équilibre : il énumère des qualités foncièrement perverses telles que la tendance au vol, à l'homicide, à l'injustice, à l'adultère etc...dont il faut s'éloigner le plus possible. (cf Eth. à Nic. II, VI 18 à 20).

La morale d'Aristote est une morale arétique c'est à dire centrée sur les vertus (αρετη = vertu). Et ces vertus sont relatives à notre condition humaine et même à notre condition sociale. Elles n'ont aucun sens hors des conditions matérielles de l'acte (cf Ethique à Nicomaque II, VII 1). Cette morale est réaliste et aristocratique (cf eth. à Nic. II, III 1).

Cette morale, en grande partie à cause de son caractère réaliste, a eu une grande influence dans l'Antiquité. Elle correspond à la morale pratique qui a eu cours et s'est épanouie avec des variantes dans les cités grecques. On peut aussi se demander si elle n'a pas été inspirée au Stagirite par l'observation du fonctionnement de ces cités, Aristote étant un grand observateur. Toujours est-il que l'Ethique à Nicomaque donne une bonne idée de ce qu'a été la morale hellénique.

## C-L'ETHIQUE DES STOÏCIENS

-----

Pour les stoïciens tels que Epictète, Zénon, Chrisippe etc... il y a une Raison qui régit l'univers, l'ordre universel. Elle tend à s'identifier à la bienveillante Providence. Les choses inanimées

et les êtres dépourvus de raison se conforment à la loi générale d'ordonnance cosmique par nécessité, fatalité naturelle. La noblesse de l'homme est de pouvoir s'y soumettre avec intelligence et volontairement. Le bonheur et la vertu résulteront du parfait accord que nous pourrions établir entre le génie que chacun porte en soi (les Grecs disaient le δαίμων) et l'ordre intelligent du monde universel. C'est cet accord qui constitue (pour Zénon par exemple) le bien vers quoi doit tendre la volonté ou l'âme, parcelle de l'âme universelle. Il s'agit de s'accepter et d'accepter le monde.

La volonté et l'intelligence de l'homme distingueront les choses qui sont en notre pouvoir de celles qui ne le sont pas (Epictète). Dans ce qui est en notre pouvoir, l'intelligence choisira le bien et devra donc développer ses capacités de juger des représentations (Epictète, Entretiens I 7,20). Quant à ce qui n'est pas en notre pouvoir, cela lui sera indifférent et devra être accepté sereinement comme faisant partie de l'ordre général (cf Manuel d'Epictète I 1,2 par exemple). La vertu principale est une tension (τόνος) qui se fait vertu particulière (courage, justice, tempérance...) selon les circonstances pour agir suivant la nature universelle déifiée. Mais pour tout ce qui, dans cette nature, échappe à notre pouvoir : « Non pareo Deo sed assentior », comme dit Sénèque (lettre 97) : « je n'obéis pas à Dieu, j'adhère à ce qu'il a décidé ».

La morale stoïcienne pousse à l'action en encourageant l'homme à vivre pleinement ses responsabilités de citoyen. Il n'y a pas de divorce entre vie contemplative et vie pratique (Marc Aurèle : « Pensées pour moi-même »). Cette morale n'est pas abstraite dans ses conséquences et débouche sur un code de bonne conduite bien édicté (Manuel d'Epictète, Sénèque, etc...). Il en est issue toute une morale des conseils qui s'insère dans la vie commune, la vie sociale, sous une forme non catégorique mais délibérative. Il découle de cela toute une casuistique où les devoirs sociaux laissent le sage libre de posséder toutes les vraies vertus.

Il faut noter, dans la morale des stoïciens, cette exigence d'universalité qui fait que tous les hommes sont égaux. Cette morale, qui est aussi une morale arétique comme celle d'Aristote, a été celle des temps nouveaux après la dislocation de la puissance des cités grecques dans le monde hellénistique. Elle est utile aux grands empires qui, tels celui des Romains, aspirent à gouverner l'humanité. C'est d'ailleurs, en un certain sens, une telle morale qui a manqué à Alexandre le Grand et surtout à ses héritiers pour conserver et asseoir solidement leurs conquêtes : une vision universelle de la vertu en même temps qu'un comportement mesuré.

#### D-LA MORALE EPICURIENNE

On l'oppose souvent à la morale stoïcienne. C'est celle d'Epicure dont l'œuvre immense est presque entièrement perdue et dont il ne nous reste que quelques lettres (dans lesquelles, heureusement, il nous résume sa philosophie) et des fragments doxographiques. La philosophie d'Epicure (et donc sa morale) a été reprise par son disciple romain, Lucrèce, qui l'expose dans son « De natura rerum ».

La seule fin de cette morale est le plaisir, souverain bien, et cette fin s'obtient non par la passion, non par la puissance, mais par l'ataraxie qui est l'absence totale de trouble. Epicure, dans le plaisir, n'accepte que ceux des sens ; les plaisirs de l'âme ne sont que l'anticipation des premiers qui seuls sont réels. Finalement, bien analysée la pensée d'Epicure, sa morale est une série de recettes ou exercices qui empêche notre esprit de divaguer et de nous emporter, à notre détriment, au-delà des bornes fixées par la nature. Les vertus servent à nous garantir des peines. C'est une morale matérialiste qui rejette les valeurs transcendantes.

Par sa nature, la morale épicurienne, qui peut être d'un grand soutien pour l'homme, ne conduit pas spécialement vers la vie politique ou à une intégration sociale active. Elle reste assez individualiste et ne comporte pas de vision du monde productrice d'un comportement de groupe. Elle ne peut, au contraire de la stoïcienne, être associée aux grands mouvements de civilisation.

## E-LA MORALE CHRETIENNE

---

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur cette morale qui nous imprègne tous, que nous le voulions ou non. Nous l'assaisonnons, selon notre tempérament, de différentes composantes des morales de l'Antiquité gréco-romaine.

Disons qu'elle réside dans les commandements qui sont justifiés parce qu'ils émanent de Dieu. Les modalités d'application de ces commandements sont aux mains d'une église temporelle. C'est une morale très absolue et idéaliste quand c'est celle du Christ (cf Sermon sur la Montagne, Matthieu 5-1) ; elle a été rendue pratique par les Pères de l'Eglise Catholique romaine tels que Saint Paul, Saint Augustin, Saint Thomas... et les Patriarche de l'Eglise Orthodoxe.

C'est, comme la morale stoïcienne, dont elle se rapproche sur plus d'un point, une morale de tension. Elle est universelle ou du moins se veut comme telle (catholique veut dire universel ou pour tous) et prend les moyens matériels de l'être (prédication et pouvoir temporel de Rome).

La morale chrétienne n'est pas une morale philosophique, en ce sens qu'elle n'est pas fondée pour elle-même mais pour Dieu. Elle découle d'une révélation et n'a pas de problème de fondement.

## F-LA MORALE DE KANT

---

Elle s'appuie sur la nature raisonnable de l'homme avec la notion d'impératif catégorique : la distinction sans ambiguïté du Bien est posée comme accessible à la raison humaine qui est universelle. L'acte n'est moral que s'il est purement dicté par la recherche du Bien et non seulement l'obtention contingente d'un bien. Pour appliquer sa morale Kant donne des principes : « Agis de telle façon que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir, en même temps, comme principe d'une législation universelle. » ; « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme fin et jamais simplement comme moyen .» On dit que c'est une morale des fins, on dit aussi morale de conviction.

La morale de Kant est irénique, en ce sens qu'il propose d'oeuvrer au « règne des fins » que Kant définit comme l'avènement d'un consensus rationnel et moral permettant d'instaurer la « paix perpétuelle » entre les hommes. Le primat de la justice pour l'obtention du Bien est fondamental chez Kant et la notion de bonheur individuel passe au second plan ; le bonheur de chacun ne peut être le but.

La prétention à l'universalisme est essentielle pour cette morale, et la séparation de la motivation morale de toute donnée contingente, son caractère absolu, lui enlève prise sur la réalité (contrairement par exemple à la morale d'Aristote). Cela rend, pour certains, cette morale porteuse d'une logique terroriste latente, car, rejetant toute historicité, elle n'a pour critère que le principe de non contradiction. C'est une morale qui, mêlée à la politique, peut faire des ravages (Robespierre et la Terreur sont, d'un certain point de vue, un produit kantien).

Malgré son impuissance, cette morale est intéressante du point de vue dialectique et pour l'étude de la conscience humaine par rapport au Bien. La morale de Kant joue actuellement un rôle important, dans les discussions, parce qu'elle tente de se fonder solidement et universellement, et que le fondement universel est au centre du problème actuel de la morale.

## G-LA MORALE UTILITARISTE

---

Cette morale a régné sur la société calviniste où s'est développée la puissance américaine. Pour la morale utilitariste un acte est d'autant plus moral qu'il profite au plus grand nombre. C'est l'argent qui sert de commune mesure et à évaluer le mérite. Il y a confusion du Bien et des biens.

L'utilitarisme doit son succès et l'essentiel de ses conceptions à la montée de la classe moyenne laborieuse dans le monde industriel et à la diffusion des valeurs dites bourgeoises. Ce n'est pas une morale arétique, car la vertu en tant que telle n'a pas une grande importance et ainsi cette morale s'oppose à celle d'Aristote qui, elle, repose sur les vertus aristocratiques.

Cette morale possède un pouvoir énorme d'application pratique, mais subit des échecs quand elle veut s'étendre à des sociétés où des valeurs transcendantes sont reconnues comme primordiales. C'est associée aux valeurs chrétiennes qu'elle a le plus d'efficacité pour le corps social qui l'adopte.

## H-L'ETHIQUE COMMUNICATIONNELLE

---

Son principal représentant est Jürgen Habermas (Théorie de l'agir communicationnel, Fayard 1987). Cette éthique fait appel au positif de l'intersubjectivité pour atteindre à l'universel malgré le caractère subjectif de l'appréciation du Bien. Elle met l'accent sur l'aspect discursif de la rationalité ( $\lambda\omicron\gamma\omicron\varsigma$  signifie à la fois discours et raison et, en latin, ratio veut dire raison) : discuter c'est fournir des raisons. L'universalité est ainsi placée dans les structures d'intelligibilité du langage, et l'objectivité s'établit par la communication. Une discussion pratique amène à la validité d'une norme. N'est alors moralement fondé que ce qui peut recevoir l'assentiment rationnel de tous, après confrontation des points de vue différents. L'universalisme éthique recherché s'enracine dans la communication active qui fonde le monde de l'intersubjectivité.

C'est sur l'hypothèse de validité de ce type de morale, de son universalité, que se fondent les espoirs mis dans les discussions diplomatiques qui tentent d'éviter une guerre qui menace ou de mettre fin à une guerre en cours. L'action diplomatique internationale de paix est obligée d'y adhérer dans une large mesure.

Pour Habermas et Karl Otto Appel (L'éthique à l'âge de la science, PUL, Lille 1987) l'argumentation rationnelle présuppose la validité de normes éthiques universelles et la rationalité communicationnelle suffit pour transcender l'hétérogénéité des systèmes de valeur collectifs localisés.

L'éthique communicationnelle est une théorie irénique dont la faiblesse est de confondre argumentation raisonnable et démonstration rationnelle. De plus, l'expérience montre les difficultés qu'il y a d'établir des argumentations raisonnables dans la communication entre diverses subjectivités. La discussion rationnelle ne peut malheureusement établir l'intersubjectivité qu'au niveau le moins opérationnel et le plus bas (ainsi dans le cas des comités d'éthique). Dans la vie courante, l'intersubjectivité ne s'établit tout simplement pas pour une tas de causes et raisons.

Pour la morale d'Habermas personne ne serait titulaire de la vérité, laquelle naîtrait, en revanche, d'une libre et honnête confrontation des points de vue... Il y aurait convergence naturelle des avis « éclairés », ce qui refléterait l'identité fondamentale de la raison humaine en même temps que la bonne volonté des participants aux débats. Mais pour certains ceci est utopique et quand ça aboutit c'est fausement. En effet :

- C'est la classe discutante qui établit en fait les valeurs (diplomatie occidentale contre idéologies ou volontés et croyances d'autres ensembles humains : Musulmans par exemple).

- Les compromis obtenus restituent les conditions initiales et satisfont tout le monde parce que ne menant nulpart.

- Dans les cas les plus fréquents, on obtient le reflet des idées du moment, en sorte que c'est l'opinion publique qui dit ce qu'il en est des jugements moraux et emporte des décisions graves pour certains.

Pour terminer avec la morale communicationnelle, à laquelle un optimisme minimum doit croire quelque peu, je donnerai cette citation d'Euripide dans « Les Phéniciennes », citation qui illustre l'ancienneté du problème de cette morale et des espoirs qu'on met en elle, en même temps que sa fragilité. Au vers 499, Etéocle répond à son frère Polynice qui fait valoir son droit avec des arguments de justice et de raison :

« Si la même chose était, également pour tous, belle et sage, les humains ne connaîtraient pas la controverse des querelles, mais il n'existe, pour les mortels, rien de semblable ni de pareil sauf dans les mots, dans la réalité, les choses ne se passent pas ainsi . ».

## Conclusion

Je conclurai en donnant un point de vue de la situation actuelle de la morale.

Kant et la morale chrétienne sont convaincus que la nature humaine est trop variable, trop malléable en fonction des circonstances et des initiatives individuelles pour considérer que le point de vue arétique puisse être raisonnable. Ce à quoi l'homme s'intéresse est trop varié pour servir de base à une morale commune ; les vertus sont finalement trop subjectives, la notion de bien trop pluraliste pour servir une moralité commune hors du cadre restreint de la cité antique. Il faut, au-dessus, un impératif catégorique de l'acte juste. Déjà Rome faisait appel au souverain Bien des stoïciens pour seconder son impérialisme généralisateur devant la Barbarie.

La difficulté est que cette conception est peu tenable sans ancrage métaphysique, c'est à dire sans un Dieu pour tous qui dicte la conscience. C'est ainsi que, déjà Schopenhauer, Hume, et aujourd'hui Anscombe ont conclu que, l'image d'un législateur divin n'emportant plus guère la conviction, la conception impérative de la morale ne pouvait qu'être abandonnée comme caduque. Ils ne nient pas l'existence de certaines obligations inconditionnelles, mais n'y voient que des survivances. Les seules obligations intelligibles recevables aujourd'hui sont, pour ces philosophes, celles qui permettent à l'agent de s'épanouir, de s'accomplir lui-même. C'est pour cela qu'Anscombe, qui est une néoaristotélicienne, plaide pour un retour au primat de la vertu, pour une morale arétique. Contre elle, la réplique consiste à dire que la raison peut être une source législative des obligations catégoriques et non pas forcément un Dieu. Tous les agents rationnels doivent pouvoir tomber d'accord sur des impératifs catégoriques. Ce qui rend cette position faible c'est qu'il semble bien que la raison ne demande pas que nos décisions s'appuient uniquement sur la raison. Il y a des convictions à partir de quoi nous raisonnons et ce n'est pas à partir de la raison que l'on acquiert des convictions ; comme dit Pascal : « Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas ». La morale, si rationnelle qu'elle puisse être, résulte de notre expérience sociale et est aussi une institution sociale.

Nous sommes donc confrontés à un dilemme. Nous sommes trop conscients de la variété des formes d'accomplissement de soi pour croire qu'une morale fondée sur des vertus reconnues par chacun soit exportable hors de la cité et valable pour l'humanité entière. D'un autre côté, l'idée d'une morale essentielle s'imposant à tous les agents quelque soit leur intérêt ou désir propre, n'est intelligible que si nous pouvons déterminer la source d'une législation morale, et seule la notion de Dieu, que nous sommes de moins en moins portés à invoquer, paraît adéquate pour cela. (J'ai dit à ma fille qu'il n'y avait plus de morale de Kant s'il n'y avait plus de Dieu et que, dans ce cas, il fallait se faire un profil de vertu, prendre un modèle. Elle m'a répondu que ça n'était pas possible quand le monde actuel nous propose toutes sortes d'Achille...).

De ce dilemme sont issues les incertitudes les plus profondes de la pensée morale contemporaine. Nous avons besoin de comprendre la nature de la morale d'une façon qui puisse



remplacer à la fois la perspective des Anciens et la conception judéo-chrétienne dont les influences ont été si considérables sur la morale vécue dans notre modernité, mais nous n'y arrivons pas. Cependant une autre attitude est proposée par Charles Larmore. Pour lui, faute de Dieu ou d'une raison pratique à la source des obligations catégoriques dont nous avons la conviction, on peut y placer le mode de vie dont ces convictions seraient l'expression. L'autorité de notre conscience peut être acceptée si on admet qu'elle exprime les exigences du mode de vie auquel nous tenons. L'inconvénient c'est que cette interprétation n'est pas très substantielle. C'est cependant selon ce type de conviction qu'agit et se justifie moralement le monde occidental vis à vis du reste de la Planète et des autres morales, modes de vie ou cultures et religions. L'idée actuelle de droit universel présente la même fragilité, quant à ses fondements et à ses prérogatives, que « l'american way of life » qui, ne pouvant s'imposer par les armes, tente de s'imposer par l'économie.

Enfin, les difficultés du fondement de la morale me conduisent à conclure par une attitude prudente et par le refus d'évacuer les problèmes de conscience et de responsabilité devant des actes qui peuvent avoir de grandes conséquences pour l'homme, en particulier en biologie et en médecine. Je ferais remarquer que toute législation humaine, imparfaite par essence, si elle est trop précise et trop rigide, se substituera, bien qu'imparfaite, à la conscience. La loi, qui dans un Etat de droit se confond facilement, pour beaucoup, avec le Bien, risque d'entraîner un confort réductionniste en face de problèmes où « être humain » consisterait à reconnaître l'aporie et à faire appel plus souvent à une réflexion déontologique.

---